



M
#01

Mam-
outh
lock-
down

Battre le fer
en temps
de pandémie

BRUSSELS SCHOOL
IHECS
Journalism & Communication



Battre le fer en temps de pandémie

TEXTE ET PHOTOS MATHILDE LECHIEN

La Belgique sort très prudemment d'une longue période de confinement. Mais pour certains professionnels, faire du télétravail est tout simplement impossible. C'est notamment le cas des maréchaux-ferrants. Parmi ceux-ci, Franck Lemye, qui a légèrement modifié ses conditions de travail pour continuer le parage et le ferrage des chevaux. Ou encore Didier Thiebaut, professeur à l'école de maréchalerie de Libramont, ostéopathe équin et maréchal-ferrant expérimenté, qui a décidé de ne plus faire qu'une seule et unique place par jour pour éviter de colporter le virus d'écurie en écurie. Immersion au cœur du monde équestre qui a dû s'adapter, malgré lui.



Mons, il est 9h15. Il fait frais, le soleil commence à pointer le bout de son nez. À l'arrière de sa camionnette noire, Franck enfle son imposant tablier en cuir brun qui va permettre de protéger ses membres inférieurs. Tandis que sa jeune apprentie allume la forge à gaz, indispensable quand ils sont sur le terrain. « L'avantage est que je travaille à l'extérieur, je ne suis pas confiné comme beaucoup de Belges. » Le maréchal-ferrant s'estime chanceux de pouvoir continuer son activité professionnelle en période de confinement. « Ce n'est pas comme mon épouse qui est employée dans une banque. Certains jours, elle doit se rendre à son bureau pour rencontrer des clients qui avaient pris des rendez-vous importants. Mais le reste du temps, elle est bloquée à la maison avec les enfants. »

Le gaillard de 35 ans travaille dans ce domaine depuis l'âge de 18 ans. Un père employé dans les bureaux d'une entreprise montoise et une mère au foyer, rien ne prédestinait Franck Lemye à être maréchal-ferrant : « Je voulais être chômeur, je voulais vraiment ne rien faire de ma vie (rires). » En plein décrochage scolaire, ses parents l'inscrivent dans un établissement CEFA. Pas très convaincu ni attiré par cette formation, il intègre pourtant l'École des Métiers du Cheval de Ghlin. Depuis, il n'en démord pas : « C'est devenu ma passion. J'en rêve la nuit, et parfois même je n'en dors pas. »

En raison du confinement total imposé par notre gouvernement, le maréchal-ferrant a dû, malgré lui, adapter ses conditions de travail. « Pour ma sécurité et aussi celle de Fiona, mon apprentie, j'essaie de mettre des limites lorsque l'on se rend chez des clients. Je demande que les chevaux

soient préparés et longés avant que j'arrive sur place afin qu'il n'y ait personne autour de l'animal. On évite le plus possible les contacts avec l'homme. », se soucie-t-il. Force est de constater que certains citoyens refusent d'appliquer les mesures prises pour éviter la propagation du coronavirus. « Certaines écuries prennent des dispositions, alors dans ces cas-là ça va. Mais d'autres, pas du tout. La semaine dernière, on a été dans un manège qui ne respectait rien. Il y avait un regroupement de 10 personnes autour de la piste d'équitation. Je n'ai pas eu d'autre choix que de m'énervier avec la propriétaire. »

L'appel au bon sens

Malgré la fermeture des manèges, le report des concours hippiques ou encore l'arrêt des courses, les propriétaires continuent d'appeler leurs maréchaux-ferrants. D'un côté, il y a les plus inquiets qui pensent au bien-être, aux soins particuliers et continus que demandent leurs bêtes. Et de l'autre, les égoïstes qui veulent profiter du bon temps pour faire des balades alors que cela n'est pas forcément indispensable pour la santé de l'équidé. Ceux-là accourent auprès du maréchal-ferrant pour qu'il vienne au plus vite « faire les pieds ». Une situation plutôt complexe qui a tendance à diviser les professionnels du monde équestre.

Franck sort la forge nichée dans son fourgon, frappe le fer et va l'apposer sur le sabot du cheval. Dos courbé, le pied du cheval coincé entre ses jambes, Franck fixe les derniers clous. Après une heure de travail, le maréchal-ferrant montois et son apprentie reprennent la route direction le prochain client. Pour lui, il est hors de question de stopper son activité : « Je ne peux pas arrêter de travailler du jour au lendemain. Mon passage est indispensable pour le bien-être du cheval. » Contrairement à certains collègues qui ne se déplacent plus que pour les urgences, lui insiste sur le fait qu'il doit répondre à ses obligations professionnelles.



En moyenne, Franck et son apprentie ferrant ou parent 5 chevaux par jour. Elle s'occupe plus de la partie esthétique en rendant le pied uniforme. De son côté, le maréchal-ferrant gère les phases plus techniques en forgeant et en fixant le fer sur le sabot de la monture.





À l'Union Nationale des Patrons Maréchaux-Ferrants de Belgique, on communique timidement sur le sujet coronavirus. On demande aux professionnels équiens de se limiter aux interventions strictement indispensables. Nombreux sont les maréchaux-ferrants qui ont compris la dangerosité du virus.

Didier Thiebaut, également professeur à l'école de maréchalerie de Libramont et ostéopathe équin, est l'un d'entre eux. Il préfère faire une pause dans son agenda chargé pour ne pas prendre le risque de contaminer les personnes de sa famille. Membre actif de l'Union depuis plus de 20 ans, lui fait appel au bon sens de ses confrères. Il insiste sur la raison de ce confinement qui est de ne pas faire circuler le virus. « Pour le Covid-19, il faut se référer à ce que les scientifiques disent. On apprend que le virus est viable pendant plusieurs heures sur n'importe quelle surface. Imaginons une personne asymptomatique qui possède un cheval. Elle va forcément envoyer des particules sur le licol, la couverture, et même sur son pelage. Ces particules-là sont viables quelques heures. », développe-t-il. « Moi, maréchal ferrant, je vais dans l'écurie, je ne vois pas le/la propriétaire parce que je lui ai demandé de ne pas être là. Mais je vais être contre le cheval. En maréchalerie, il est impossible de ferrer un cheval sans le

toucher. Donc j'en ai sur ma chemise ou sur ma veste et puis je vais dans l'écurie suivante. Et bien c'est simple : je dépose les particules chez le propriétaire suivant qui va peut-être contracter la maladie. »

Grâce à son expérience dans le milieu et son intérêt pour le virus, Didier n'hésite pas à conseiller les collègues qui se retournent vers lui. Son avis est honnête et mesuré : ne faire qu'une seule et unique place par jour pour éviter de colporter le virus d'écurie en écurie. Il est convaincu que les maréchaux-ferrants sont, malheureusement, et malgré eux, de par leur équipement et leur présence sur le terrain, de parfaits vecteurs pour le coronavirus. Il précise tout de même qu'ils doivent se déplacer pour tout ce qui est urgence et qui a un impact sur la santé immédiate du cheval. S'il y a bien un point sur lequel Franck et Didier sont d'accord, c'est le fait qu'on ne peut pas laisser l'état de santé des chevaux se détériorer.

Ferrage vs Parage

L'arrêt de l'activité de maréchalerie ne peut évidemment pas se prolonger indéfiniment.

La technique du ferrage consiste à placer un fer sous le pied du cheval. Généralement, cela se fait tous les deux mois environ. Une fois ce délai dépassé, l'animal est en fin de ferrure et a les « pieds longs ». Plus encore que la ferrure, c'est le parage qui compte. C'est l'étape obligatoire avant le ferrage. Cependant, certains chevaux n'ont pas forcément besoin de fers. Le maréchal-ferrant les pare pour adapter les aplombs et éviter la cassure ou la fissure du sabot. La technique du parage consiste, elle, à redonner forme au pied tout en rectifiant les défauts de la corne qui pousse de façon continue et inégale. Certains effets néfastes peuvent apparaître au fur et à mesure que le pied pousse, mais c'est minime. On parle ici de légers boitements de tendinites voire d'arthrose à long terme. Un cheval en fin de ferrage ne représente pas une urgence. Si l'équidé n'est plus capable de travailler, il suffit de le mettre au repos et son pied ne s'abîmera pas. Et lors de son prochain passage, le maréchal-ferrant recoupera les pieds et fera ce qu'il faut pour que le cheval « redémarre ». La situation est plus problématique lorsque les chevaux qui ont des pathologies perdent un fer. Et c'est le

maréchal-ferrant, mieux que quiconque, qui connaît leurs pieds. Il sait très bien si tel ou tel cheval doit être ferré d'urgence ou non.

Pour la majeure partie des propriétaires de centres équestres, il est important que le maréchal continue son activité pendant le confinement. « C'est essentiel qu'il se déplace pour les urgences ou les cas plus graves. L'intervention de mon maréchal-ferrant est indispensable pour les chevaux ferrés avec des fers orthopédiques qui peuvent garder de graves séquelles si les fers ne sont plus correctement ajustés. », constate Vicky Mary, du Pony Club de Besonrioux.

« C'est au cas par cas, je sais. Par exemple, pour nos poneys qui ne sont pas ferrés et qui peuvent rester en prairie, la maréchalerie n'est pas vitale. Ils n'usent pas beaucoup leurs sabots donc c'est normal. Je suis consciente que durant cette période si particulière, il faut faire avec. »

« Les plus respectueux de leur clientèle »

La profession de maréchal-ferrant, comme beaucoup d'autres, a dû s'adapter malgré elle. Depuis l'entrée en vigueur des mesures liées au confinement, le passage du pédicure équin semble donc se faire de façon aléatoire d'un manège à un autre. En échangeant avec Vicky, elle affirme que le sien ne se déplace plus autant qu'avant. Il ne vient plus que pour les urgences et les cas plus spécifiques. Elle souligne qu'il porte un masque et qu'il respecte la distanciation sociale. Il n'exige cependant pas que personne ne soit là quand il est présent. Avec lui, c'est une personne grand maximum.

Pour Didier Thiebaut, les maréchaux qui ont décidé d'arrêter temporairement ou de diminuer crûment leur activité sont « les plus courageux et les plus respectueux de leur clientèle ». Il insistera beaucoup là-dessus.



En faisant ce choix, ils font face à une clientèle parfois très peu compréhensive. L'un des problèmes majeurs est qu'ils n'ont pas de réponses à apporter aux clients. « Les propriétaires de chevaux ne comprennent pas pourquoi certains maréchaux-ferrants leur disent non et d'autres oui. Ce n'est pas par pur plaisir évidemment, c'est pour protéger nos clients. Ceux qui ont pris cette décision de stopper leur activité prennent le risque de se battre contre leur propre clientèle au risque de la perdre. », ajoute Didier.

L'autre difficulté est que les maréchaux-ferrants à plein temps n'ont plus aucun revenu comme ils sont indépendants. Ils sont alors obligés de demander des crédits passerelles, etc. Même si des aides ont été promises, la crise du coronavirus et le confinement les touchent eux aussi de plein fouet. Néanmoins, certains maréchaux vivent mieux la situation que d'autres. Ils avaient tout de suite compris les difficultés d'être son propre patron et ont assuré leurs arrières. C'est par exemple le cas de Franck Lemye qui est professeur en deuxième année de formation à l'École de maréchalerie de Ghlin. Cela fait maintenant trois ans qu'il donne cours. « J'ai passé le CAP. T'imagines ? Moi qui détestais l'école et qui avais arrêté à l'âge de 16 ans. Il faut dire que des anciens collègues me l'avaient conseillé et puis c'était



une corde de plus à mon arc. Le gros plus, c'est que le fait d'enseigner me permet aussi d'assurer mon avenir par rapport à la pension. », motive-t-il.

Par conséquent, son salaire de prof lui garantit un revenu et lui permet de « vivre correctement » en période de confinement.

« L'après crise » inquiète

Certains professionnels du monde équestre regrettent l'absence de directives claires de la part du gouvernement et décident de fonctionner selon leur propre interprétation des règles. C'est notamment le cas des maréchaux-ferrants belges qui, comme l'explique Didier Thiebaut, doivent se référer aux consignes générales. « On aurait préféré en recevoir mais pourtant il n'y a pas pour la maréchalerie. C'est un cas tellement particulier que je comprends que le gouvernement ait autre chose à faire que de s'occuper de notre cas. On est donc repris sous des consignes générales. Évidemment le débat reste celui de savoir quelles sont les activités indispensables ou pas. Et l'interprétation des consignes gouvernementales varie d'une personne à l'autre et ça pose donc aussi problème à ce niveau-là. »

D'autres sont mieux aidés et renseignés pendant cette période de confinement. Différents secteurs particuliers ont la chance d'avoir une instance professionnelle qui est active et efficace en interprétant les mesures de confinement. La ligne de conduite est plus claire pour tout le monde. C'est par exemple le cas des propriétaires de centres équestres, comme Vicky Mary, qui peuvent s'informer auprès de la Ligue Équestre Wallonie Bruxelles. Cette fédération qui compte plus de 37.000 membres suit quotidiennement et de très près les mesures émises par le Conseil National de Sécurité, le SPF Santé, et le Ministère des Sports de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle transpose les directives au monde équestre en faisant preuve de bon sens mais en n'imposant rien du tout.

Au Poney Club de Besonrieux, Vicky et sa mère ont très vite pris leurs dispositions. Fermeture immédiate de l'établissement et

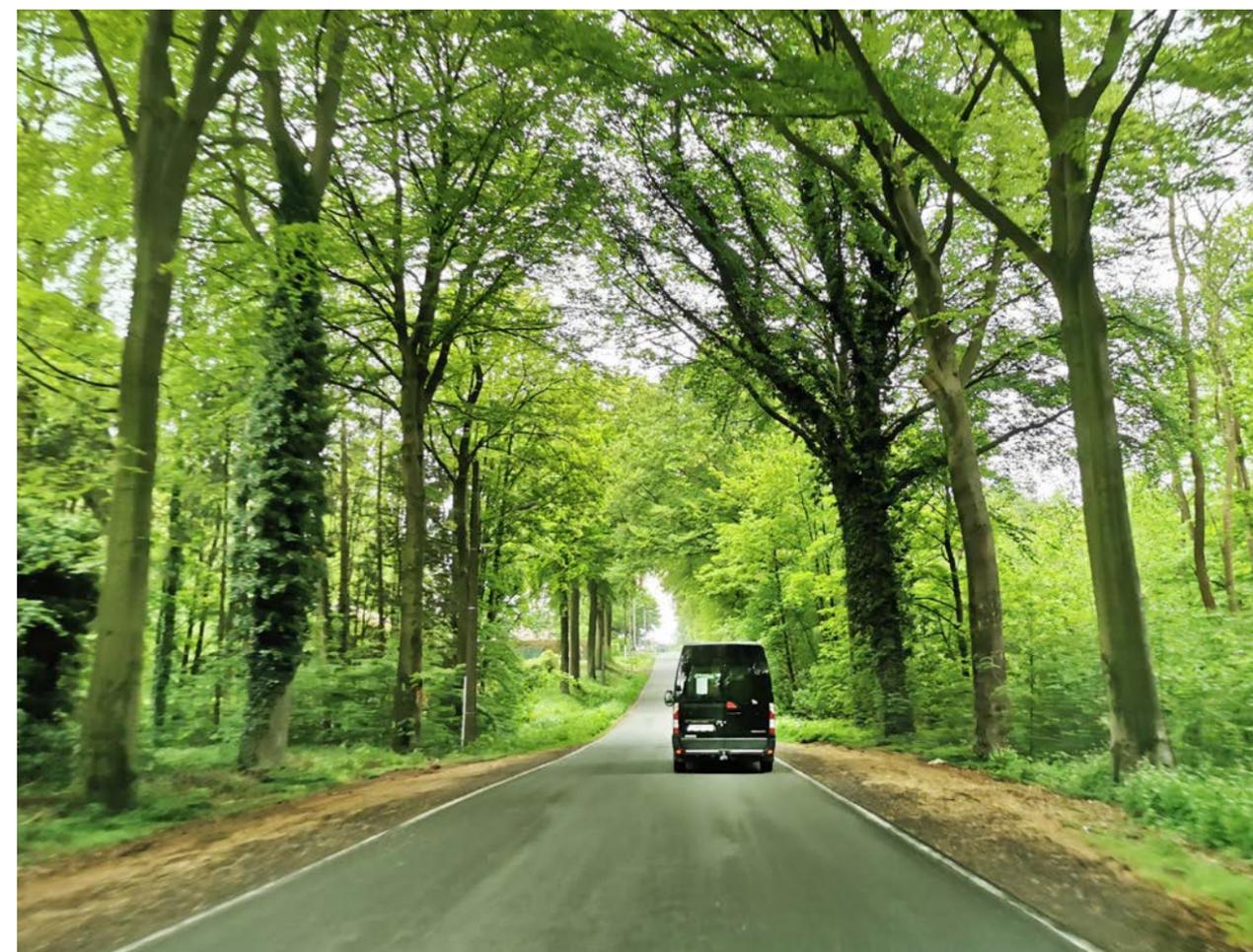
Les outils indispensables du maréchal-ferrant sont l'enclume, le marteau et le tablier de peau.

annulation des cours et stages planifiés. Tout est une question d'organisation. « Comme les rassemblements ont été interdits, on a établi un planning avec des horaires spécifiques pour chaque propriétaire. Il ne peut y avoir que deux cavaliers par tranche de deux heures. Ils s'occupent de leurs chevaux et s'en vont directement. On demande à ce qu'il n'y ait qu'un seul cavalier par cheval sauf pour les mineurs qui peuvent être accompagnés d'une personne uniquement. », explique la jeune femme.

L'éventuelle perte de clients qui ne comprennent pas, les urgences qui commencent à s'accumuler. Didier Thiebaut confie être préoccupé par cette situation invraisemblable qui touche le monde entier. Son âme de maréchal-ferrant n'est pas rassurée quand il pense au prolongement des mesures de confinement. « On accumule une somme de travail énorme. À la reprise, ça va être l'enfer. Je peux vous dire qu'on va souffrir. La liste d'attente des chevaux à ferrer ou à parer ne fait qu'augmenter. Je connais certains collègues qui ont une liste d'attente de plus de 100 écuries. Ça va être la catastrophe intégrale. L'après-confinement va être épouvantable en termes de gestion du planning. »

« Je ne peux pas arrêter de travailler du jour au lendemain. Mon passage est indispensable pour le bien-être du cheval. »

FRANCK LEMY





Mam- outh lock- down



BRUSSELS SCHOOL
IHECS
Journalism & Communication

UNE BULLE D'AIR POUR SORTIR DE NOS BULLES

UNE BULLE D'AIR

En ces temps de confinement, l'art vivant est déboussolé. Sa caractéristique même, l'alchimie de la rencontre en un ici et maintenant n'est plus autorisée. Pourtant, la culture nous aide à garder des liens sociaux qui adoucissent l'isolement et la traversée de cette période anxiogène.

Noir. Les applaudissements rompent le silence et ramènent la lumière sur les artistes qui saluent. Quelques « bravo! » fusent. Après les acclamations, les gens quittent la salle. Certains attendent que les comédiens sortent de leur loge pour les embrasser, les féliciter et leur offrir un verre. Le théâtre a ce pouvoir, cette magie de l'instant présent. Chaque représentation est une nouvelle rencontre entre les artistes et le public. Mais depuis le 13 mars, ces rencontres sont interdites en Belgique. Les théâtres

restent silencieux. Les musées sont vides. Pas une personne n'esquisse un pas de danse ou une note de musique dans les salles de concert. Cela n'était jamais arrivé. Même la guerre n'avait pas provoqué de telles fermetures. Pour la première fois, tous les rassemblements culturels sont illégaux. Ou du moins, tous les rassemblements culturels comme on les connaît. Car si ce confinement va d'abord assommer le secteur culturel, il va aussi éveiller des nouvelles idées chez certains.

TEXTE ET PHOTOS AGATHE DECLEIRE

Soudainement, la vie théâtrale s'est arrêtée. Les rires des enfants ne résonnent plus dans le théâtre de la Montagne magique.

POUR SORTIR DE NOS BULLES



Même si le plaisir n'est pas le même, les concerts virtuels aident à tromper l'ennui... Jusqu'à ce que le réseau sature et que le wifi lâche.

Une des premières initiatives à émerger vient paradoxalement d'un art presque anachronique. La Monnaie, célèbre maison d'opéra, organise dès la mi-mars un festival en streaming, offrant sur son site web tous ses spectacles de la saison 2019-2020. «*Nous nous sentions mal vis-à-vis de notre personnel qui avait tellement travaillé sur ces créations, et à l'égard de notre public qui ne pouvait pas voir nos deux derniers spectacles*» explique Peter de Cahuwe, directeur artistique de la Monnaie. «*Notre objectif avec ce festival est vraiment de conserver notre public fidèle. Mais il peut aussi être une porte d'entrée pour les non-initiés. Avec le streaming, on peut regarder un opéra gratuitement, faire pause, y revenir plus tard... Et puis le secteur culturel est fortement soutenu par le contribuable. À travers le festival, nous voulions aussi monter ce qu'on fait avec cet argent public*».

Dans un autre style, le festival #JeResteALaMaison a proposé des concerts en live sur Facebook tous les jours de la première semaine d'avril.

Le programme, diffusé chaque jour sur la page Facebook, permet de choisir les concerts qu'on veut aller voir. Il y en a pour tous les goûts. Quelques minutes avant le concert, on s'installe confortablement dans son canapé, on allume son ordinateur, on connecte son baffle. On ouvre une bière aussi. Et on attend un peu. A la fin du compte à rebours, le logo du festival disparaît de l'écran et laisse la place à une chanteuse avec sa guitare. Elle aussi est assise sur son canapé. Elle se présente, parle un peu. Dans le coin supérieur gauche de l'écran, on voit le nombre de visionnages augmenter. 500, 1000, 1500, 2000. Ça monte vite. Des commentaires ne cessent d'apparaître. Des «*bonjour*» surtout. Des «*merci*» aussi. Elle commence à chanter et on est emportés autre part. Sa voix est douce, sa musique chaude et sa présence fait du bien au cœur. Les chansons s'enchaînent. Les frissons aussi. Certaines musiques donnent envie de danser alors on secoue la tête en rythme, on sourit en entonnant le refrain. Ça fait du bien.

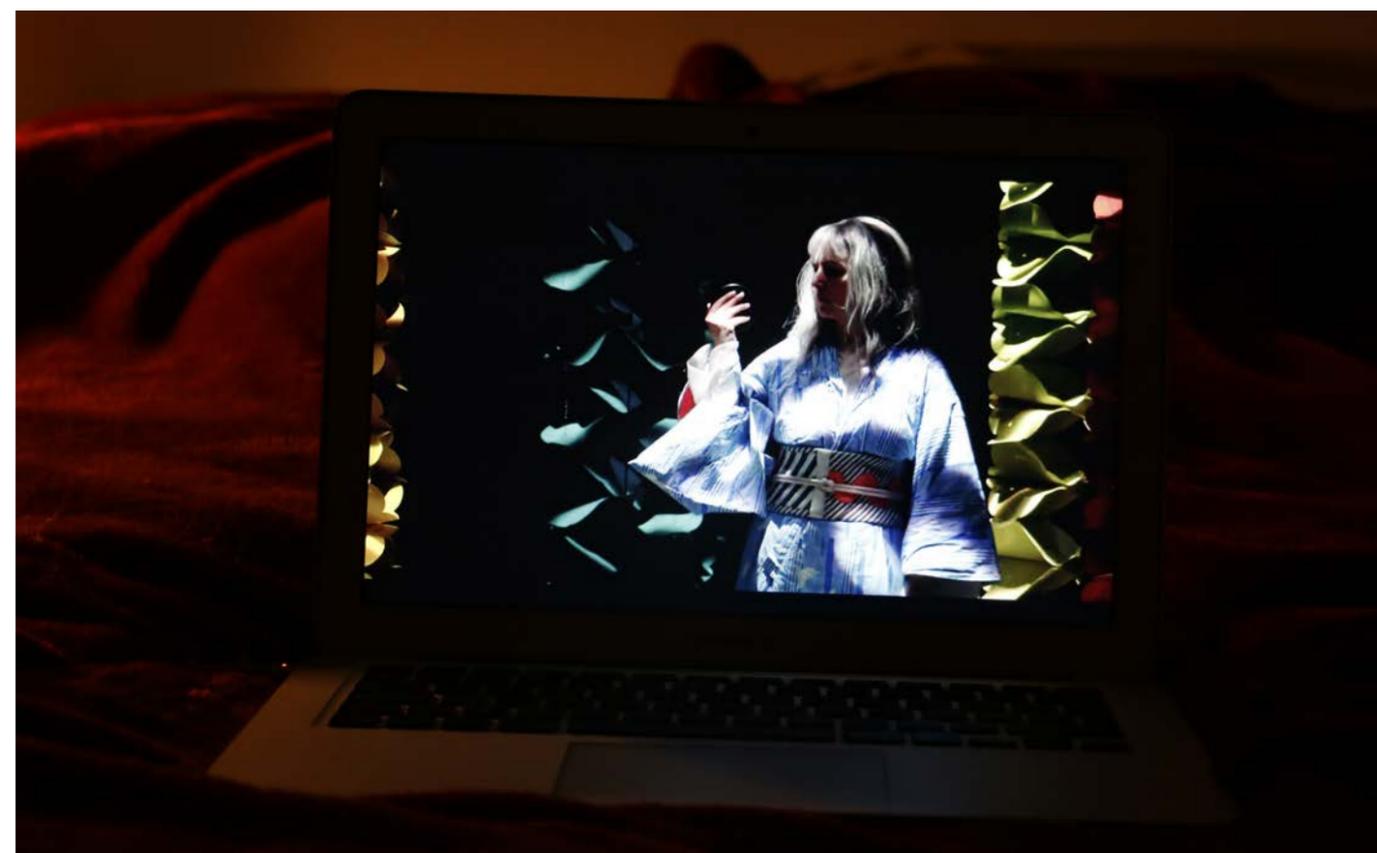
Certaines musiques donnent envie de danser alors on secoue la tête en rythme, on sourit en entonnant le refrain. Ça fait du bien.

Louis Favre, l'homme à l'origine du projet raconte : «*Cette initiative est partie de l'envie de combler le vide que laissait la fermeture des salles de concert. Comme je connais pas mal de personnes dans la musique, je leur ai proposé qu'on se réunisse pour organiser un festival en un seul lieu, plutôt que de faire plusieurs petites initiatives chacun de son côté. J'ai reçu une vague de réponses positives. On s'y est tous mis et en quelques jours, c'était lancé*». Cet événement, qui a réussi à fédérer le secteur de la musique live en France, assume aussi le côté décalé propre à un festival numérique. Un modèle pour se confectionner son pass est envoyé, des tentes sont plantées dans les salons... «*Le ton léger, il fait du bien à tout le monde*, justifie Louis Favre. On voulait que notre festival soit une bulle de divertissement qui aide à penser à autre chose, à oublier nos problèmes et juste

profiter. Comme un vrai festival au final». Si le festival a eu du succès, plus d'1,5 million de e-festivaliers pour les 95 artistes, Louis Favre et la Prod' du Canap' ne comptent pas en faire une seconde édition : «*Tout le monde est bénévole et fait ça à côté de son boulot. Je ne crois pas qu'on tiendrait le coup physiquement*».

Néanmoins, le festival a parfois donné des idées aux artistes qui y ont participé. Le groupe français d'électro-pop Isaac Delusion envisage de continuer à donner des concerts en vidéo en dehors du festival. «*C'est marrant à faire*, affirme Jules Pacotte, un membre du groupe. *Ça m'a permis de reprendre la vidéo et ça répond aussi à notre frustration de voir tous nos concerts annulés. Ça n'a aucun rapport avec un vrai concert évidemment, mais ça reste un bon exercice. Et pour le moment, c'est la meilleure chose qu'on puisse faire*».

C'est gratuit, on peut faire pause...
Le streaming rend l'opéra plus accessible.



La fermeture des écoles a accompagné l'interdiction des rassemblements culturels. Parents et enfants se sont ainsi remis à cohabiter à plein-temps. Et si l'équilibre a parfois pris un peu de temps avant d'être trouvé, différents acteurs culturels ont décidé de proposer du contenu pour occuper les enfants. Voyant ses animations et ses stages annulés, l'école de cirque Crazy Circus, basée à Soignies, a décidé de partager régulièrement des *Tutos de Confinement*. Avec ces petites vidéos diffusées sur leur site internet et leurs réseaux sociaux, les animateurs et animatrices de l'école apprennent aux enfants des nouvelles techniques et leur donnent des conseils pour qu'ils fabriquent eux-mêmes leur propre matériel. Mais comme l'explique Delphine De Roeck, l'initiatrice du projet: « *l'important c'était surtout de garder le contact avec les enfants* ».

Chacun à leur façon, les internautes font vibrer la chorégraphie, lui donnant une diversité et une profondeur inédite.

C'est ce désir qui a également motivé La Montagne magique à mettre en place leur projet *Donnez vie à La Montagne magique!* Ce théâtre bruxellois, spécialisé dans la programmation jeune-public, propose aux enfants qui fréquentent habituellement ses salles d'imaginer la vie du théâtre depuis qu'il a fermé ses portes. Des poèmes, des collages et des peintures ont déjà été publiés sur le site du théâtre. La directrice Cali Kroonen raconte : « *Habituellement, après chaque représentation, on discute avec notre public. C'est quelque chose qu'on adore, qu'il puisse s'exprimer. Avec ce projet, on lui propose d'imaginer ce qu'il se passe dans cette montagne qui est soudain vide. Et puis, ça nous permet aussi de garder une relation ludique, légère entre membres de l'équipe. On joue avec le public, on invente des petits jeux, c'est assez vivifiant!* ».

Les projets à destination des enfants ne sont pas les seuls à encourager leur public à participer. Rosas, une compagnie flamande de danse, propose sur son site un découpage des différents pas de la chorégraphie qui les a faits connaître, *Rosas danst Rosas*. De par ses explications, la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker encourage les internautes à danser et à s'appropriier la chorégraphie. Les danseurs sont professionnels ou amateurs, jeunes ou vieux et viennent des quatre coins du monde. Chacun à leur façon, ils font vibrer cette célèbre chorégraphie, lui donnant une diversité et une profondeur inédite. Depuis le début du projet, des centaines de vidéos ont atterri sur le site.



Par téléphone ou par la lecture de pièces, le théâtre s'infiltré dans nos maisons comme une bouffée d'air frais.

Si beaucoup de ces nouvelles formes d'arts vivants ont vu le jour sous le confinement, certaines existaient déjà depuis bien longtemps. C'est le cas du *Standard poétique*, imaginé en 2014 par la compagnie bourguignonne TéATR'ÉPROUVÈTe. Suite à une croissance de la désertification médicale dans leur région, la compagnie s'est emparé des codes de l'univers médical pour remettre de la poésie dans le quotidien. Des cabinets de poésie générale sont apparus dans toutes sortes de lieux communs, comme des boulangeries, et le *standard poétique* a commencé à proposer un service d'urgence en cas d'infection poétique plus ou moins grave. Le concept est simple. Assis dans son fauteuil, on tape le numéro du *standard poétique* sur son téléphone. Le son d'un électrocardiogramme nous accueille. « *La poésie est un métier de pointe* » nous dit une voix féminine. On arrive alors sur un menu préenregistré à la manière des menus des hôpitaux. Ça pourrait sembler aseptisé si ce n'était pas si décalé. « *Si vous souffrez d'un petit manque de poésie, tapez un. Pour une infection poétique plus grave, tapez deux.* » Le menu s'allonge encore. Au deuxième niveau, on nous propose différents poètes. Apollinaire, Verlaine, Prévert. Et puis les graines de poètes, des enfants qui s'essayent à la poésie. Le poème est déclamé par un comédien ou une comédienne qui par sa voix nous emmène dans une histoire, dans un autre monde. Le temps de quelques

«C'est un moment magique. Une relation très intime se crée et éveille l'imaginaire.»

instants, l'angoisse disparaît. On se retrouve seul, son téléphone à l'oreille, découvrant ou redécouvrant le pouvoir d'évasion qu'a la poésie.

Si le format était novateur en 2014, il a été repris par d'autres initiatives depuis la fermeture des salles de spectacles. En Belgique, il y a par exemple les Zinopinées, devenues entre temps les Zinopinées confinées.

Ce projet imaginé en collaboration avec les habitants du Nord-Ouest de Bruxelles et coordonné par Lucie Fournier a pris l'habitude de faire surgir de la culture

dans un lieu atypique chaque deuxième samedi du mois. Ainsi une projection de cinéma a été organisée dans une wasserette et de la danse africaine s'est invitée dans une galerie commerçante. Mais depuis que leurs lieux de performances sont fermés, l'équipe des Zinopinées s'est réinventée sur les ondes téléphoniques. Une fois inscrit sur la liste, on reçoit un appel à l'heure dite pour partager un moment de poésie avec un comédien ou une comédienne. « *C'est un moment magique*, raconte Lucie Fournier. *À travers la voix du comédien, une relation très intime se crée et elle éveille l'imaginaire* ». Si pour le moment, les rendez-vous restent encore fixés au deuxième samedi du mois, il n'est pas impossible que d'autres soient organisés : « *Si on rencontre beaucoup de demandes, on ne va pas frustrer les gens. Peut-être qu'on multipliera les rendez-vous* », annonce la coordinatrice.

Arts vivants et participatifs

Transposer ou transformer?



Les théâtres restent silencieux.



Les musées sont vides.



Pas une personne n'esquisse un pas de danse ou une note de musique dans les salles de concert.



Une question est commune à toutes ses propositions culturelles : celle de l'adaptation des arts vivants au confinement. Mais si la question est identique, les réponses sont quant à elles très variées. Certains transposent des pièces jouées sur scène en des captations disponibles sur une plateforme de vidéos sur demande. D'autres décident de rechercher une autre forme d'art vivant, qui soit propre au confinement. La Montagne magique s'inscrit plutôt dans la deuxième catégorie. En effet, ce théâtre ne propose pas uniquement à ses jeunes habitués de s'approprier ses

petites capsules, s'enthousiasme Cali Kroonen. On ne s'y attendait pas, c'est tout simple. Mais ça marche très bien ! ».

Il existe aussi un festival qui se construit autour de la réflexion de ce qu'est l'art confiné. Ce *Festival des Arts confinés* est organisé par deux artistes français, Pierre-Marie PEM Braye-Weppe et Arnaud NANO Méthivier qui ont également créé un espace culturel virtuel, Agora-OFF. Le curateur Pierre-Marie PEM Braye-Weppe détaille la raison d'être du festival : « Nous avons une ligne éditoriale un peu particulière car nous n'acceptons que les créations

**Le théâtre est un art vivant.
Il s'appauvrit quand il est transposé en 2D sur un écran.
C'est un art collectif et vivant.**

salles désertées. Contre rémunération, la Montagne magique offre également la possibilité aux artistes initialement programmés de rendre compte de ce qu'ils auraient dû présenter. Pas de promotion ni de nostalgie. La forme est libre tant que ce n'est pas du théâtre filmé. « Pour moi, le théâtre c'est un art vivant, justifie la directrice, Cali Kroonen. Il s'appauvrit quand il est transposé en 2D sur un écran. C'est un art collectif et vivant ». De cette façon, chaque mercredi, une nouvelle capsule apparaît sur le site de la Montagne. On peut y écouter un conte, une histoire racontée par un comédien ou une comédienne. « On a des centaines d'écoutes pour nos

qui sont ancrées dans le temps présent. Nous ne voulons pas des captations de créations du passé, qui n'existent que pour ne pas faire mourir ce qui était fait avant. Nous travaillons dans le présent sur l'art du confinement ». La réflexion se construit chaque soir, avec les diverses propositions envoyées par les artistes. Et si le curateur est incapable de dire ce qu'est l'art confiné, il sait que cet art n'a pas de format. « La chance que nous avons avec la création confinée, c'est que personne ne dit comment faire. Il ne faut pas que ce soit 1h25 pour le théâtre ou trois minutes pour la radio. Dans notre festival, nous avons aussi bien des œuvres de 30 minutes que des œuvres de 30 secondes ».

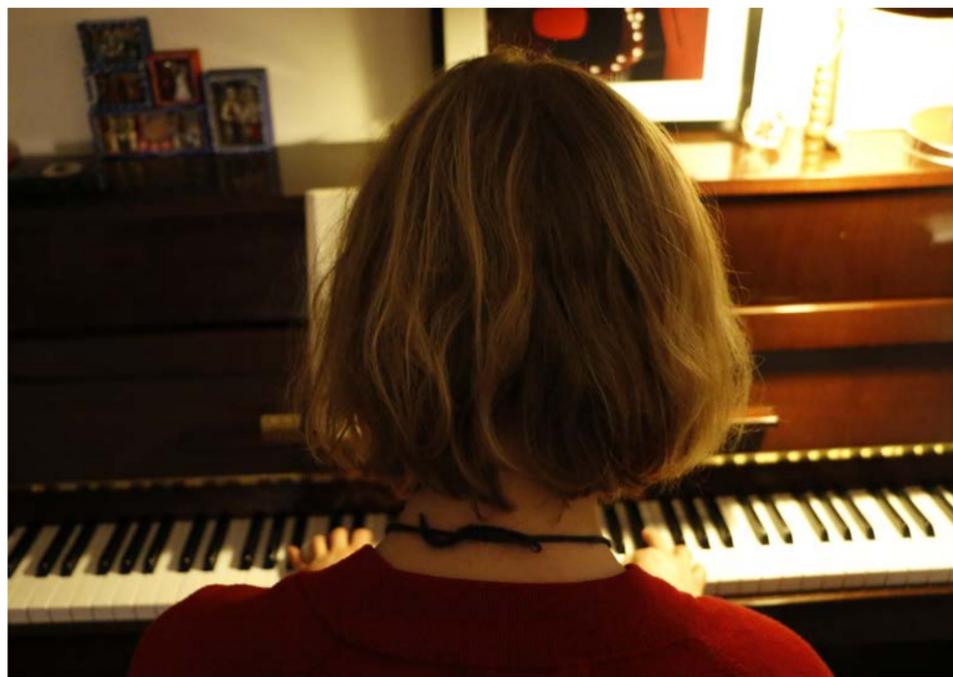


«Restez chez vous» a l'air de dire
le théâtre de la Montagne magique.

Si il y a une si grande profusion d'initiatives, c'est aussi parce que la demande de culture est conséquente. PEM, le curateur du *Festival des Arts confinés* justifie cette hausse de la demande par l'annulation des événements sportifs: « Depuis qu'il n'y a plus de sport à la télé, il y a une place énorme qui est laissée à la culture. Ça faisait longtemps que ce n'était pas arrivé, il faut en profiter ! ».

Même si elle ne regarde pas de foot à la télé, Liliane Lepage, directrice générale du CPAS de Wellin dans la province du Luxembourg acquiesce à ce que dit PEM. « Depuis le début du confinement, j'ai plus de temps pour penser à moi, pour faire des choses qui me plaisent. Du coup, je me suis plongée dans la lecture de livres qui me passionnent mais que je repoussais toujours car je n'avais pas le temps ». Si elle ne s'est pas encore lancée dans le visionnage d'une captation de théâtre ou d'opéra, l'idée a cependant germé dans son esprit. « J'aime beaucoup le théâtre mais pour voir une pièce, il faut chaque fois aller jusque Namur, voire jusque Liège pour un opéra. Alors ces diffusions, c'est l'occasion ! Même si je n'en ai pas encore regardé », avoue-t-elle.

À l'inverse, Marie-Flore Pirmez a dévoré le catalogue de La Monnaie. Grande amatrice de musique classique, cette étudiante y a trouvé un refuge quand sa colocataire a décidé de retourner chez ses parents. « Le début de ce confinement a été très anxiogène pour moi. Mais la culture et la musique surtout m'ont aidée à me distraire, à éviter que mes pensées partent en vrille et à vraiment profiter du moment présent ». Elle qui regarde aussi beaucoup de concerts et de festivals virtuels enchaîne : « Je trouve ça vraiment génial que les artistes donnent autant de temps pour leur communauté, pour nous faire profiter du plaisir d'un concert. Parce que même si ce n'est pas la même chose, qu'on n'a pas l'ambiance ou l'acoustique d'une salle, pour le moment on doit s'en tenir à ça et le plaisir est quand même là ». « Si je n'avais pas mes bouquins ou ma musique, je crois que je deviendrais folle », renchérit Liliane.



La culture nous permet de recréer des possibles quand tout semble impossible.

Ce sentiment que la culture aide à traverser cette période difficile résonne aussi auprès des artistes. Lucie Fournier, par exemple, la coordinatrice des Zinopinées confinées, affirme : « Quand on est isolés, la culture nous permet de sortir mentalement des murs de notre chez-soi qui peut paraître étouffant. L'art est fondamental pour notre santé mentale de confinés ». La directrice de la Montagne magique, Cali Kroonen ajoute: « La culture nous permet de vivre un panel d'émotion beaucoup plus diversifié que ce que le confinement nous propose. Elle nous permet aussi de recréer des possibles, alors que nous avons l'impression aujourd'hui que tout est fermé et que rien n'est possible. Et puis la culture nous donne aussi une bouffée d'air frais dans cette ambiance anxiogène ».

La culture confinée, déconfinée

Quand on a lu, vu et écouté, on peut encore créer.

La culture est un moyen de réfléchir, de libérer la pensée mais il est indispensable que cela se fasse dans des conditions viables financièrement pour les artistes.

L'inquiétude de l'après

Si Marie-Flore profite des différents concerts mis à disposition depuis le début du confinement, elle reste consciente que cette visibilité ne protège pas les artistes des conséquences de la crise : « En regardant ces concerts, on peut avoir l'impression qu'on soutient les artistes mais non. Ce n'est pas comme ça qu'ils peuvent vivre ». Il est vrai que se produire gratuitement sur internet ne remplit pas leur assiette.

La directrice de la Montagne magique est elle aussi très inquiète pour l'avenir financier des artistes : « Depuis le début de la crise sanitaire, nous payons tous les artistes qui auraient dû venir performer dans nos salles. Et nous avons décidé de faire ça jusque fin juin. Mais je suis anxieuse pour l'avenir. Comment les artistes vont-ils pouvoir répéter avec la distanciation sociale? Quels moyens seront donnés aux artistes? Car sans moyens, c'est un petit peu difficile de créer des nouveaux spectacles ».

Le curateur du *Festival des Arts confinés* partage sa crainte. Il a d'ailleurs envoyé une lettre au Ministère de la Culture en France, lui demandant de réfléchir à une rémunération envisageable pour les artistes qui participent au festival. « Pour le moment, ils participent bénévolement car nous n'avons aucun moyen de les payer. Mais habituellement, on rémunère une création et il n'y a aucune raison que ce ne soit pas le cas aujourd'hui. La culture est un moyen de réfléchir, de libérer la pensée mais il est indispensable que cela se fasse dans des conditions viables financièrement pour les artistes ».

Les artistes belges ont eux aussi envoyé des lettres ouvertes aux ministres responsables de la Culture, du Travail et à la Première ministre. Ils réclament notamment que le gouvernement prenne en compte les spécificités de leur métier dont la précarité est aggravée par la crise sanitaire.

Le besoin des artistes n'est pas tant de « s'exprimer publiquement », mais bien de pouvoir vivre de leur métier.





Mam-
outh
lock-
down

BRUSSELS SCHOOL
IHECS
Journalism & Communication

Y E A R B O O K 2 0 2 0

VIVRE SA FOI EN CONFINEMENT

Une pratique 3.0

www.mammoth.media



VIVRE SA FOI EN CONFINEMENT

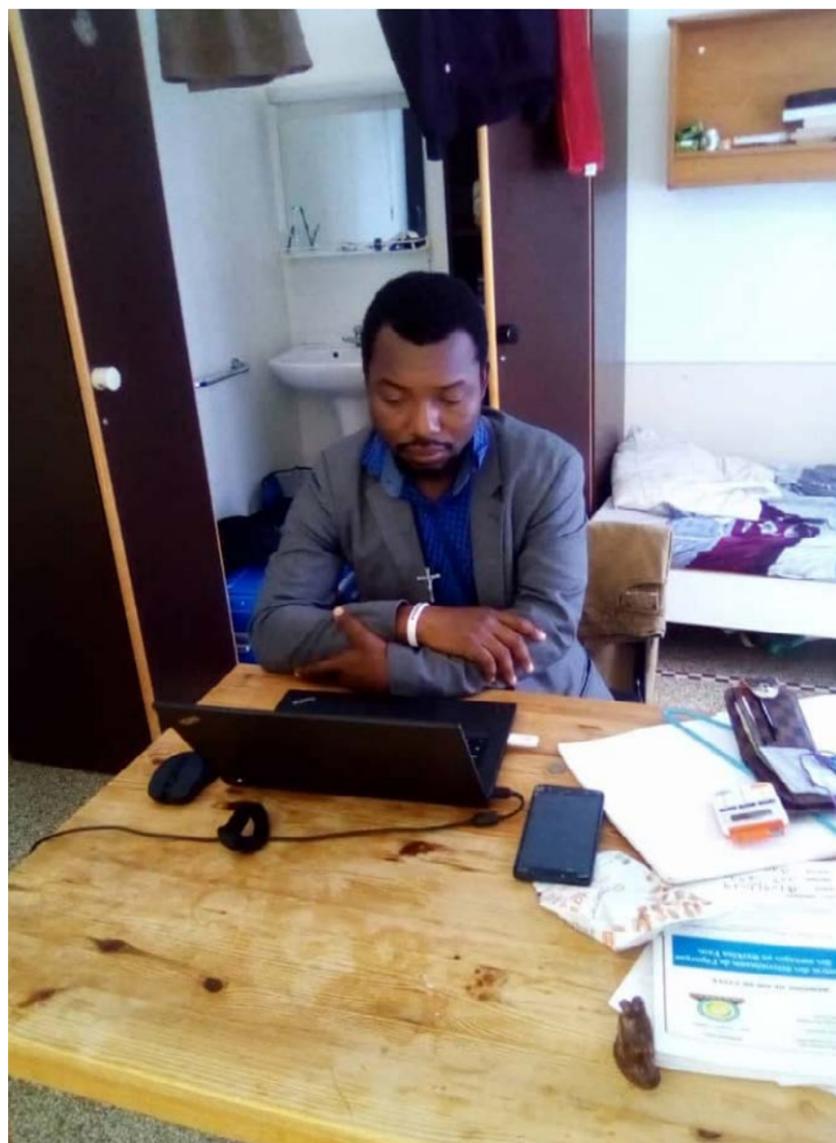
Une pratique 3.0

RELIGION

Comme le télétravail ou les cours à distance, ce qu'il est convenu d'appeler la « téléreligion », a certainement acquis ses lettres de noblesse durant le confinement. Privés de messes durant de nombreuses semaines, les fidèles chrétiens ont recours aux technologies numériques pour vivre leur foi à distance. Et l'Eglise catholique qui est synonyme souvent d'une institution dépassée, montre une grande capacité de résilience et d'adaptation. Il semble qu'à l'heure de la distanciation physique forcée, les voies du Seigneur passent aussi par le numérique.

TEXTE ET PHOTOS JEAN-PIERRE SAWADOGO

« Les réseaux sociaux n'ont jamais vu autant d'offices et de messes en direct ! Internet n'est plus seulement un nouveau presbytère, c'est tantôt un chœur de cathédrale, une petite église romane, une chambre aménagée en chapelle. »



Suivre des messes en différé comme des matchs de football. Cela peut paraître surréaliste mais c'est bien ce qui est arrivé à Michel Bonkoungou ces derniers temps. Statisticien au ministère de l'économie du Burkina Faso, il est depuis quelques mois à Bruxelles dans le cadre d'un stage à l'Université Libre de Bruxelles (ULB). Contraint comme tout le monde de rester à la maison pour limiter la propagation du Covid-19, il a vu sa pratique religieuse changer radicalement. En temps normal, Michel se rend plusieurs fois par semaine à l'église Sainte-Croix d'Ixelles à la place Flagey, à 3 mn de marche de sa résidence. Mais avec le confinement, il n'était plus possible pour lui de se rendre à l'église. C'est alors qu'il a expérimenté la messe sur Internet. « Avec le confinement, j'ai commencé à suivre les messes en direct sur Internet, à la radio ou à la télévision » raconte-t-il. « Mais il m'est aussi arrivé de suivre les messes en différé parce que je me suis réveillé en retard et comme je voulais vivre l'intégralité de la messe, il fallait que j'attende la fin du direct pour recommencer à zéro » a-t-il poursuivi. Cette expérience de Michel, de nombreux fidèles chrétiens l'ont vécue durant le confinement. En effet, avec la distanciation physique forcée due au coronavirus, « les réseaux sociaux n'ont jamais vu autant d'offices et de messes en direct ! Internet n'est plus seulement un nouveau presbytère, c'est tantôt un chœur de cathédrale, une petite église romane, une chambre aménagée en chapelle », témoigne l'abbé Antoine Roland-Gosselin, prêtre du diocèse de Versailles en France et rédacteur au padreblog, un blog animé par des prêtres catholiques. Et c'est grâce à cette nouvelle « église romane » qu'est Internet, que des milliers de catholiques à travers le monde, ont pu vivre, à distance certes, la semaine sainte et les fêtes de Pâques, le sommet de l'année liturgique pour les chrétiens. C'est le cas de Mathias Yaméogo, 29 ans, enseignant d'économie. Lui et sa femme Adèle qui est étudiante en Histoire, vivent au Burkina Faso. Ils se sont mariés il y a quelques mois. Ces jeunes chrétiens font

partie de ceux qu'on appelle des catholiques pratiquants. D'ordinaire, ils vont plusieurs fois par semaine à l'Église. Mais c'était sans compter avec la crise du covid-19. Durant plusieurs semaines, il n'a pas été possible pour eux de rejoindre la communauté paroissiale pour les différentes prières. Mais malgré la distanciation physique forcée, il était hors de question de rater la messe, surtout pas durant la « semaine sainte » qui était la dernière ligne droite vers la fête de Pâques. Alors, ils ont trouvé une solution : « A la maison, ma femme et moi avons vécu la semaine sainte via internet. Connectés à la radio catholique, nous avons pu vivre chaque étape de la semaine sainte. Par ce biais, nous avons pu participer à chacune de ces grandes célébrations : la messe du jeudi saint, le chemin de croix et la célébration de la passion du vendredi saint, la veillée pascale du samedi saint et la messe du jour de Pâques » raconte Mathias.

À LA MESSE COMME À LA MESSE

Pour bien vivre les différentes célébrations, Mathias et Adèle n'ont négligé aucun détail. Avec un autel dressé, des cierges allumés et une image de la sainte famille pour la circonstance, « les postures debout, assis ou à genoux correspondant aux moments de la messe sont respectées quand il le faut comme si on était physiquement à l'église » précisent-ils. En plus, « on chantait et on répondait même si le prêtre ne nous entendait pas ».

Si ce couple arrivait « à faire comme »

s'il était dans une église, ce n'était pas le cas pour Michel Bonkoungou. Assis devant son ordinateur, il avait bien souvent des difficultés selon lui, pour rester concentré. Aussi, raconte-t-il, « en plus de l'écran de KTO où je suis la messe, il y a plusieurs autres onglets qui sont ouverts sur mon ordinateur. Sans oublier que ne je ne suis pas seul dans ma chambre. Pour suivre la messe, il me faut mettre des écouteurs, ce qui est fatiguant. Ou réduire le volume, et cela dérange le colocataire qui n'est pas de la même religion que moi ». Même si les membres de la famille Ilunga à Ixelles continuaient à vivre leur foi à distance,

La messe télévisée a battu ses records sur France 2 durant le confinement. Elle a en effet triplé sa fréquentation avec plus de 1,7 millions de téléspectateurs.

par le truchement des technologies numériques, ils ont tenu à ne pas rester passifs devant l'écran. Ainsi, raconte Mathilde, la mère de famille, durant les messes, « on s'est repartit les rôles. Le dimanche par exemple, au lieu d'écouter religieusement les lectures à l'écran, un membre de la famille lit la lecture du jour. On s'organisait aussi pour chanter avec les prêtres qui célébraient les différents cultes ». Cette option, conclue-t-elle, « rendait nos messes devant l'écran moins morose et triste ». A l'opposé de cette famille, Aurélien Kossi, doctorant à l'Université Saint-Louis qui était seul dans sa chambre, avait moins d'options. Ainsi, avoue-t-il, « suivre des messes devant mon écran d'ordinateur n'est pas toujours une expérience facile et joyeuse. Si au début du confinement j'étais par exemple plein d'enthousiasme en respectant les différentes postures correspondant aux différents moments de la messe, j'ai fini par me lasser au bout de quelques se-

maines. Aussi, au fur et à mesure que « je vivais les célébrations sur Internet, je me suis posé certaines questions : pourquoi tu continues à respecter tous ces gestes et rituels alors que tu es seul dans ta chambre et que personne ne te voit ? » Et que dire, poursuit-il, « de toutes ces frustrations vécues durant des prières parce que ma connexion internet m'a lâché en plein culte ? J'avoue aussi m'être endormi tant de fois à force de rester sur mon lit pour suivre des cultes ».

Selon l'hebdomadaire français, La Vie, la messe télévisée a battu ses records sur France 2 durant le confinement. Elle a en effet triplé sa fréquentation avec plus de 1,7 millions de téléspectateurs. Dans le même sens, Hozana, un réseau social de prière dont la vision est d'utiliser le potentiel de mise en relation d'Internet pour rassembler une immense communauté de priants sur la toile, a vu le nombre de ses membres « exploser ». Créé en 2014 en France par Thomas Delenda, Hozana est constitué aujourd'hui

(avril 2020), selon des données disponibles sur la plateforme, de près de 260 000 priants dans plus de 100 pays dans le monde alors qu'ils étaient moins de 200 000 avant la crise. Il comprend en plus des centaines de porteurs de communautés qui publient au total une centaine de publications par jour, en 4 langues (français, anglaise, espagnol et italien). Ces chiffres montrent bien que les technologies numériques n'aident pas seulement pour le télétravail ou les cours à distance. Avec le confinement, elles ont montré leur utilité pour la pratique religieuse à distance ou la « téléreligion ». Et ce n'est pas Ulrich Vallée, 25 ans, étudiant en communication à l'Université Saint-Louis de Bruxelles, qui dira le contraire. Lui qui, grâce à la messe sur Internet, avait l'embaras du choix. Il pouvait rejoindre plusieurs communautés virtuelles à sa guise depuis sa chambre d'étudiant. Depuis le confinement, « je me suis rendu compte que grâce à Inter-

S'ADAPTER À TOUTE SITUATION

Ces différents témoignages de messes télévisuels ou sur Internet montrent que « la pandémie n'a pas entamé la foi de beaucoup de fidèles chrétiens et que l'Eglise aussi s'adapte aux situations qui se présentent à elle » comme nous l'a confié par le biais du réseau social Facebook, le père Alexis Kouka Ouédraogo, un prêtre du Burkina Faso, spécialiste des moyens de communications sociales. Au contraire, loin de se résigner, de nombreux chrétiens ou groupes de chrétiens ont redoublé d'inventivité pour continuer à pratiquer leur foi. Cela était d'autant plus important qu'en « cette situation inédite, parfois source d'angoisse et de découragement, le besoin de spiritualité des fidèles se fait plus pressant » selon un initiateur d'une communauté virtuelle. Pour aider les fidèles qui étaient privés des messes durant le confinement, les diocèses, paroisses, communautés et autres structures de l'Eglise ont fait preuve d'imagination. Dans ce sens, l'association Pôle Jeunes XL qui rassemble les jeunes chrétiens de l'unité pastorale sainte Croix à la place Flagey à Ixelles, a mis en place ce qu'elle a appelé un guide de survie pour mieux vivre le temps de confinement. Ainsi, en plus du « Facebook live sportif » des lundis qui avait pour but de maintenir le corps en forme, deux temps de prière pour « nourrir l'âme et l'esprit », les autres dimensions de l'être humain, se tenaient sur le réseau social créé par Mark Elliot Zuckerberg en 2004. A l'occasion de la fête de Pâques, le Pôle Jeunes XL a permis aux fidèles de la paroisse ainsi que leurs pasteurs, de se souhaiter une bonne fête à distance à travers des courtes vidéos reprenant ce qu'on peut appeler l'hymne de Pâques: « le Christ est resuscité, alléluia » et cela dans plusieurs langues.

LE DÉFI DU PASSAGE DU VIRTUEL AU RÉEL

Comme le souligne l'abbé Antoine Roland-Gosselin du padreblog, « divers témoignages de chrétiens montrent que le temps de confinement peut même devenir une véritable retraite avec, dans beaucoup de foyers, la messe et le cha-

pelet suivis en direct aussi souvent que possible ». Il n'y a donc pas de doute quant aux fruits de ces messes à la télévision ou sur Internet. Pour autant, une question se pose : cette pratique religieuse et cette foi vécues à distance, via les technologies numériques, sont-elles faites pour durer ? La question mérite d'être posée quand on sait que la religion chrétienne se veut être la religion de l'incarnation (où Dieu en Jésus-Christ s'est fait homme) par excellence et où un ensemble de rites (baptême, communion...), n'ont de sens que parce qu'il y a une présence physique de croyants.



« Divers témoignages de chrétiens montrent que le temps de confinement peut même devenir une véritable retraite ».

net, j'ai le choix de pouvoir suivre une communauté en particulier ou de me joindre aux messes grand public diffusées par certaines chaînes ». Par exemple, poursuit-il, « le jour où je me réveille tôt, à 7h, à l'heure où le Pape officie, je me branche sur la chaîne télévisée KTO pour vivre la messe avec lui. Si je n'ai pas pu suivre la messe matinale avec le saint-père, je sais que j'ai encore toute la journée pour retrouver la messe du jour en direct sur YouTube ou Facebook, des messes qui sont proposées par diverses communautés ». En temps normal, cela n'aurait certainement pas été possible.

La plupart des chrétiens qui se servent d'ailleurs des technologies numériques pour vivre leur foi durant le confinement ne sont pas dupes. Ils estiment que cette situation n'est pas faite pour durer et cela pour de multiples raisons. Pour Michel Bonkougou, « déjà qu'on avait des difficultés pour vivre notre foi seul, aller à l'église donnait du réconfort. Le cadre même de l'église impose le recueillement et détachait de beaucoup de choses. Mais avec les médias, on ne peut pas éviter la distraction ». Mathias et Adèle de leur côté, formulent le vœu pour que cette « cette crise passe le plus vite possible afin que nous puissions retrouver notre communauté paroissiale ». En effet, s'ils reconnaissent que la messe à distance leur permet de rester en communion de cœur avec les autres chrétiens, ils ne peuvent pas « profiter de certains aspects comme la présence physique des frères et sœurs et bénéficier des sacrements comme l'eucharistie et la confession qui sont pourtant vitaux pour notre vie de foi ». Dans le même sens, Pascaline Hugain, fidèle de l'église saint-Boniface, à Ixelles, considère que « ça ne fait pas toujours pareille de suivre la messe à la télé. Il y a quelque chose d'un peu étrange d'avoir cet écran et d'être seul aussi. Les dimensions communautaires et sacramentaires manquent beaucoup et. Le fait d'être confiné chez soi et ne pas partager sa foi avec d'autres ». Les prêtres qui célèbrent les messes seuls et les retransmettent en direct pour les fidèles chrétiens trouvent aussi

qu'il y a quelques inconvénients avec les messes à distance. Ainsi, si l'abbé Roland reconnaît qu'il peut y avoir une communion qui est vécue de manière très forte entre « les personnes qui s'unissent de tout leur cœur à l'évènement relayé par la caméra, cependant, en ce contexte où il n'existe pas d'autre solution, il semble que cela puisse créer deux gênes durables : pour celui qui diffuse et qui se croit obligé de « jouer » virtuellement au pasteur devant sa caméra, seul dans son église et pour le spectateur, qui bien que cherchant à entrer en plus grande communion avec ce qui est vécu, peut réaliser douloureusement qu'au fond, le lien n'est pas réciproque ».

ENTRE CRAINTE ET ENTHOUSIASME

Une autre problématique que pose les messes à distance, concerne les différents sacrements, notamment l'eucharistie et la confession. En effet, durant tout le confinement, il n'est pas possible de communier encore moins rencontrer physiquement un prêtre pour se confesser. Ainsi, avec l'impossibilité d'aller physiquement à la messe et de communier, les chrétiens ont été invités à communier et à se confesser spirituellement en attendant de pouvoir le faire « sacramentellement ». Si cela est encouragé et peut être utile durant le confinement, l'abbé Alexis Ouédraogo du Burkina Faso a déjà certaines craintes à l'issue de la crise. Avec la communion spirituelle qui est promue pendant le confinement, « le danger de ne plus donner de l'importance à la communion matérielle au corps du Christ est réel, comme l'est aussi

« La communion à la messe n'est pas simplement recevoir le Christ caché dans l'hostie », comme le disait les petits voyants de Fatima. C'est bien plus que cela : l'union des cœurs dans l'unique communion des saints vécue dans le Christ. Il ne s'agit pas de faire comme si je vivais la messe ou d'être dans la quasi-réalité de ma participation eucharistique ».

le fait de ne plus croire en la présence réelle du Christ dans l'eucharistie. Car toute situation engendre quelque part des conséquences négatives », avoua-t-il. Et à son confrère du Padreblog de renchérir: « la communion à la messe n'est pas simplement recevoir le Christ « caché dans l'hostie », comme le disaient les petits voyants de Fatima. C'est bien plus que cela : l'union des cœurs dans l'unique communion des saints vécue dans le Christ. Il ne s'agit pas de faire comme si je vivais la messe ou d'être dans la quasi-réalité de ma participation eucharistique ». En somme, si l'homme d'église est d'accord que « l'union des cœurs peut s'appuyer par le média de la réalité augmentée qu'est la messe retransmise, il n'empêche que comme tout moyen, Internet peut devenir un obstacle et m'empêcher de réaliser cette union ».

Avec le confinement, cela fait maintenant plusieurs semaines que les fidèles catholiques n'ont pas pu participer à une messe physiquement sinon qu'en direct ou même en différé comme Michel Bonkougou. On peut se demander si ceux qui se sont habitués à toutes ces messes à distance, depuis leur ordinateur et leur chambre, vont retrouver le chemin des églises une fois le confinement levé. Pour certains croyants comme Clément Yabré, étudiant en économie à l'ULB, c'est tout le contraire. En effet, il se dit presser de « retrouver les messes à l'église avec tous les autres fidèles pour chanter et louer le Seigneur ». Pour d'autres chrétiens, présume l'abbé Roland, « la routine de la messe du dimanche a été perdue, elle ne sera peut-être pas retrouvée. Mais dans notre Occident, peu de personnes vont encore à la messe par routine. Pour beaucoup il s'agit d'un choix bien affirmé ».

Une chose semble certaine : le confinement prendra fin et les chrétiens qui le désirent pourront reprendre les chemins des églises et une pratique religieuse « normale ». Mais à la question de savoir si ces mois d'expériences de foi vécues à distance, via les technologies

numériques survivront au confinement, il n'y a pas de réponse arrêtée. Mais pour ceux qui pensent qu'un retour en arrière est possible, cet extrait de l'homélie du cardinal E. Suhard, prononcée à la Noël 1948 à Notre Dame de Paris, à l'occasion de la première messe télévisée de l'histoire peut enseigner : « Vous voici dans l'église-mère du diocèse qui vous a ouvert ses portes, en cette nuit divine, pour vous associer au mystère de la Nativité. Vous



savez de plus que cette messe solennelle est propagée dans toutes les directions de l'espace par la radio et la télévision. Alors vous vous posez peut-être une question : est-ce bien l'esprit de Noël ? Et vous vous prenez à regretter ces messes de minuit d'autrefois, avec une tradition millénaire, auxquelles semble porter atteinte cette dernière invention (...). Depuis vingt ans, l'homme a pris l'habitude de parler à l'homme et de l'écouter à distance. Plus récemment, il a découvert le moyen de percer l'horizon et de voir sans limite. La télévision l'a doté d'un nouveau sens. Surtout, elle est pour le genre humain un nouvel instrument d'unité. L'histoire, comme la vie, ne revient pas en arrière. Il faut prendre cette nouvelle invention comme un fait qui ne fera que croître. Dans quelle direction ? Au service de l'homme ou pour sa perte ?

« L'histoire, comme la vie, ne revient pas en arrière. Il faut prendre cette nouvelle invention comme un fait qui ne fera que croître. Dans quelle direction? Au service de l'homme ou pour sa perte? »

A

«Enferment, confinement, Covid ou distanciation sociale.

Ces mots n'ont jamais eu autant de sens. Aujourd'hui ils représentent une réelle source de stress, de colère et d'épuisement émotionnel. Plus de trois millions d'individus sont morts dans le monde et 8339 en Belgique compté le 6 mai 2020. Il nous glisse des mains et nous fait peur ce virus.

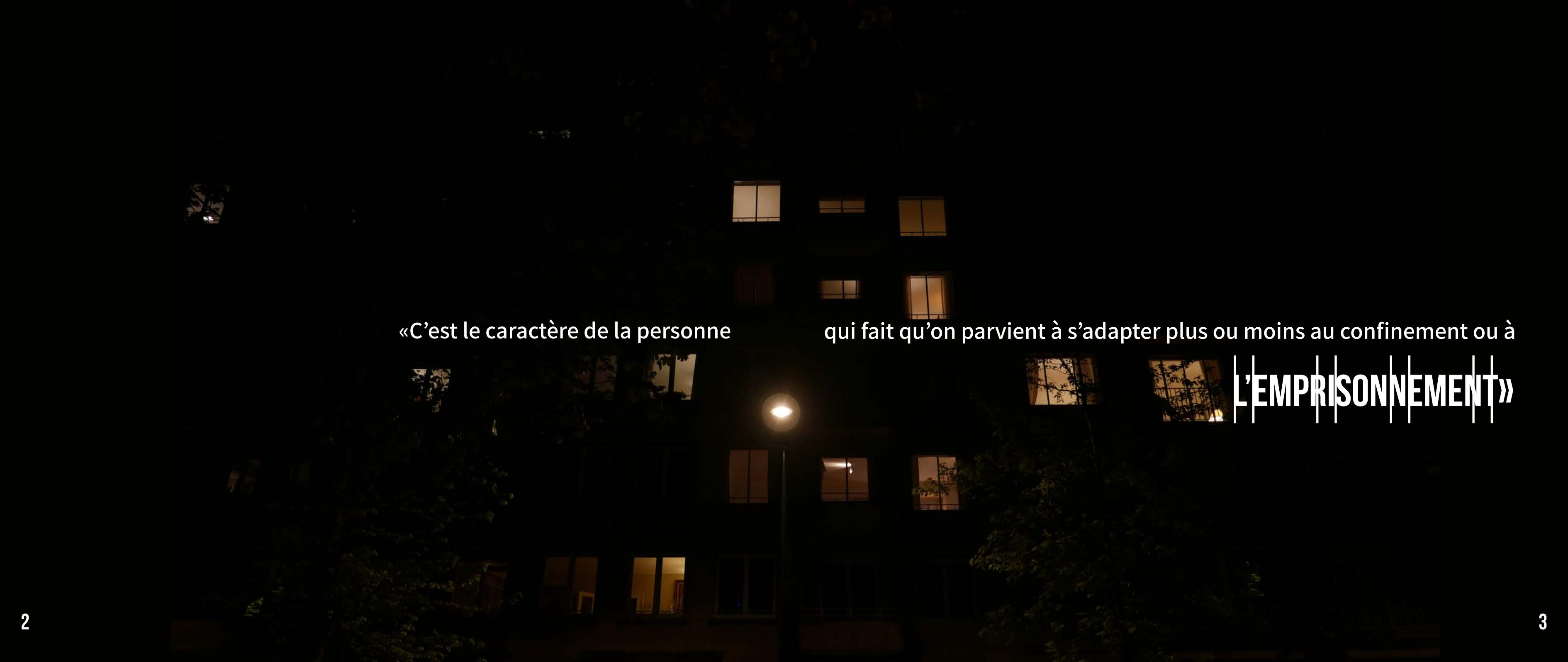
Les rassemblements sont interdits, la distanciation sociale exigée et les sorties limitées.

ANXIÉTÉ

MAIS COMMENT VIVRE ENFERMÉ?

Un marin, un ex-détenu, un volontaire d'essai clinique et un navigateur racontent comment eux, dans un autre contexte, vivent l'enfermement.

TEXTE ET PHOTOS CHARLOTTE RIES



«C'est le caractère de la personne

qui fait qu'on parvient à s'adapter plus ou moins au confinement ou à

L'EMPRISONNEMENT»

MARC, 56 ans, a passé sept ans en prison. Il a entamé son temps dans 8m², avec deux autres détenus à la prison de Forest. Le manque d'hygiène, l'odeur constante de tabac et le bruit incessant des portes métalliques ont rendu ces trois premiers mois particulièrement pesant. « Ce sont les premières semaines les plus difficiles où psychologiquement vous savez que « bam », la porte est fermée et que vous ne pouvez pas sortir ».

Transféré ensuite à la prison d'Ittre, il a été placé seul dans une cellule et ne l'a plus jamais quittée. Cependant, après le choc de la porte fermée, l'angoisse et le stress persistait. Il fallut s'adapter, se réinstaller et récupérer. « La seule solution pour m'en sortir à ce moment-là pour moi, c'était de prendre des anxiolytiques pendant quelques mois. »

BAM!

« Ce sont les premières semaines les plus difficiles où psychologiquement vous savez que **BAM**, la porte est fermée et que vous ne pouvez pas sortir »

Rapidement, et « heureusement » insiste-t-il, Marc a su s'en défaire. Le père de deux enfants a utilisé son temps pour se réinventer.

Militaire de carrière comme mécanicien, réparateur ElecMec et chauffeur poids-lourds, Marc s'est toujours appliqué dans ce qu'il faisait. « Certains fument d'autres se droguent et partent dans des délires. Je n'ai pas eu besoin de cela, moi. Je me suis occupé autrement. Je ne me suis pas dit qu'en étant enfermé je n'allais rien faire et m'ennuyer, je serais devenu fou autrement ! J'ai d'abord voulu décorer ma cellule pour en faire un petit appartement. »

Marc est amateur de dessins et de peintures. Grâce à sa bonne conduite, il a d'ailleurs reçu l'autorisation de peindre en cellule et de réutiliser de vieux bocal dans lesquels il y glissait des origamis qu'il avait pilés. Le succès de ses créations lui a permis d'ex-

poser à la Maison de Jeunesse d'Ittre où il est parvenu à vendre pour 2000 euros d'œuvres. « L'art a bien fonctionné pour moi. Je ne suis pas sans rien aujourd'hui, grâce à cela. » dit-il visiblement soulagé et certainement fier.

Il réparait aussi pleins de petites choses derrière les barreaux. Ses boulots lui rapportaient des bonus qui pouvaient s'élever jusqu'à 200 euros, « et elle était d'ailleurs indispensable cette rémunération » explique-t-il. « On ne recevait que trois bananes, cinq pommes et deux oranges par an environ. Il nous fallait des vitamines pour tenir... ». En plus de nourritures, ses sous lui permettaient de « cantiner » du matériel comme un grille-pain, un réveil, un four et même un Home Cinéma.

« On me disait souvent que je savais toucher à tout et que je n'aurais pas de problème dehors. » Marc n'avait pas peur de la réinsertion.

« Le moindre truc qui tombait en panne, je démontais et je réparais. On recevait des pièces à réparer ou à monter et on se faisait payer à la pièce !

J'ai su, par exemple, avec rien, démonter une plaque, coupé un fil en trop, faire un pontage et réparer la plaque chauffante d'un autre prisonnier. »

Cependant, The Lancet*, une revue scientifique médicale britannique, soulève la crainte tant dans le domaine social qu'économique, d'affronter une société « après confinement ». L'étude du département de médecine psychologique du King's College, a examiné « l'impact psychologique de la quarantaine et les moyens de le réduire » d'après 24 enquêtes.

Elle soulève notamment que la perte financière résultant de l'incapacité de travailler s'est révélée être un facteur de troubles psychologiques, de colère et d'anxiété tant pendant qu'après le confinement.

Quant à Marc, aujourd'hui, il est sorti de prison. Avec ses quelques sous gagnés à l'IT et l'aide de ses parents il a pu entamer le processus de sortie. Après avoir suivi une formation obligatoire en informatique, il se trouve actuellement en insertion derrière les fourneaux d'une maison de retraite. Grâce à ses économies et à ce qu'il a pu engranger en prison il vit dans un appartement neuf, deux étages plus haut que celui de ses parents, entouré de ses peintures, ses origamis et ses poissons.

« On me disait souvent que je savais toucher à tout et que je n'aurais pas de problème **DEHORS** »

LE BESOIN DE S'ISOLER...

«Être sur une plateforme de 50m de long avec 50 personnes fait que la promiscuité est assez grande. En général, si la vie à bord fait qu'il n'y a pas beaucoup de problèmes, les escales sont nécessaires pour pouvoir décompresser et s'isoler véritablement et non dans la solitude à 50 »

Le confinement impacte évidemment toutes les activités sociales. Rester chez soi, seul ou avec les mêmes personnes pendant sept semaines, c'est long. Fini les dîners entre copains, les sessions sportives avec l'équipe ou les sorties en famille. On reste chez soi et on s'arme de patience. L'étude Covid et moi* menée par l'Université de Louvain, révèle « qu'un quart de la population déclare souffrir de solitude ». Elle analyse en quoi, les mesures de confinement « affecte le bien-être psychologique et sociale de la population ». Même si les réseaux sociaux et tous les moyens de communication actuels sont des outils précieux pour maintenir le contact avec ses proches, le besoin de s'évader, seul, peut apparaître indispensable chez certains.

CHARLES COLOT, Commandant en second sur un chasseur de mine, évoque notamment le besoin d'évasion dans l'enfermement.
« Le fait d'être sur une plateforme de 50m de long avec 50 personnes démontre que la promiscuité est assez grande.

En général, si la vie à bord fait qu'il n'y a pas beaucoup de problèmes, les escales sont nécessaires pour pouvoir décompresser et s'isoler véritablement et non dans la solitude à 50 ». Depuis 2009, l'officier Colot travaille dans la marine belge. En 2011 il suit une formation et se voit la même année, affecté à un chasseur de mine. La période la plus longue qu'il a passé à bord est de quatre mois. « En général du lundi au vendredi nous sommes en mer et le week-end nous faisons escale pour toute la logistique. À ce moment-là l'équipage est totalement libre de partir en ville et de revenir à une heure déterminée. »

Cependant, être confronté à 17 jours en mer, sans escale et sans la possibilité de s'échapper physiquement et mentalement il connaît et c'est autre chose... Il faut alors organiser un modus vivendi qui permet de respecter les petits moments de chacun.

« Il y a deux niveaux d'isolement à bien respecter à bord : la cabine et la bannette. Premièrement, le respect veut que quiconque veuille entrer, frappe à la porte

avant de recevoir l'autorisation d'entrer. S'il n'y a pas de réponse, on ne va pas plus loin ».

Mais, s'isoler seul dans une cabine qu'on partage avec cinq autres officiers n'est pas toujours possible. L'étape complémentaire c'est donc la bannette : « La bannette ressemble à un lit cercueil où les rideaux permettent de totalement s'isoler. À n'importe quel moment de la journée, la personne qui se met sur son lit et qui ferme ses rideaux, signifie qu'il veut s'éloigner du monde et qu'il ne veut aucun contact. C'est quelque chose que l'on doit et que l'on respecte » insiste l'officier.

Finalement, l'important et peut-être le plus difficile, est d'accepter les moments d'isolement des uns et des autres.

...DANS L'ISOLEMENT



BRUXELLES, 15 AVRIL 2020. 21H11

«LA DIFFÉRENCE AVEC LA SITUATION ACTUELLE, C'EST QUE NOUS SOMMES DANS UN AVION, MAIS...

LOÏC, un jeune juriste bruxellois de 27 ans, s'est lancé dans une quarantaine volontaire et rémunérée : les essais cliniques. Il revient aujourd'hui sur son expérience où la mauvaise communication a été un point sensible...

Initialement, le contrat impliquait au quotidien, une prise de sang, deux prises orales de comprimées, deux électrocardiogrammes et une collecte d'urine quotidienne. La firme pharmaceutique mettait à disposition une table de ping-pong, une console de jeux, un balcon et autorisait, visites, libre circulation sur tout l'étage de l'hôpital, ordinateurs et téléphones personnels.

« La situation n'est comparable qu'à certains niveaux » précise Loïc : « une contrainte de mobilité et un risque sanitaire. Par contre, les différences sont nombreuses : l'entrée est volontaire, la date de sortie est fixée et on reçoit une contrepartie financière. La différence avec la situation actuelle, c'est que nous sommes dans un avion, mais que nous ne savons juste pas quand il va atterrir. »

Les cinq premiers jours se sont déroulés sans problème, néanmoins les choses se sont compliquées plus tard.

Des anomalies cardiaques avaient été détectées auprès des participants du groupe précédent. Le consentement de Loïc aurait dû être actualisé mais ne l'a pas été. S'en est aussi suivi le coma d'un de ses voisins de lit et la décision d'aliter tous les volontaires. Avec cinq autres cobayes, il s'est retrouvé dans une chambre de 25m², constamment branché à un monitoring cardiaque, des électroencéphalogrammes scotchés sur la tête et une prise de sang obligatoire toutes les heures.

« Je n'étais pas particulièrement angoissé. C'était plus de l'énerverment envers les médecins. Je suis quelqu'un de très serein, je relativise pas mal les choses, mais je ne l'aurais pas conseillé à tout le monde » ajoute Loïc.

Le manque de clarté et de transparence de la part des autorités publiques sont également ressortis de l'étude du King's College comme étant source d'anxiété. La coordination complexe et chaotique des différents niveaux d'autorités que nous vivons en Belgique peut-être un bon exemple. Nombreuses plateformes comme celle du Service Public Fédéral de la santé ou de l'Organisation Mondiale de la Santé transmettent au maximum des informations claires et actualisées de la situation. Même si l'avantage d'internet et des réseaux sociaux permet aux familles de rester en contact, le temps à occuper imposée par le confinement noie l'utilisateur dans des informations parfois contradictoires et anxiogènes qui attisent paranoïa et distorsion de la réalité.

C'est également ce que révèle l'étude COVID et moi*. D'après Vincent Lorant, coordinateur de l'étude et sociologue de la santé à l'Institut de Recherche Santé et Société de l'Université catholique de Louvain

dans une interview pour l'Échos: « Les personnes qui utilisent beaucoup les réseaux sociaux ont 30% de plus de risques d'être en mal-être ».

Et ce n'est pas surprenant reprend-il, « la littérature montre que la consommation des réseaux sociaux augmente l'angoisse et l'isolement. »

Compte tenu de sa situation précaire et de la rémunération au prorata de la prestation, Loïc a tout de même décidé de continuer l'essai malgré l'envie d'arrêter.

Avec environ 3000€ en poche, il a aujourd'hui laissées ces deux semaines derrière lui. Pas d'effets secondaires, pas de perte de contrôle grave. « Cela a été un avertissement sans frais. On va éviter de réitérer l'expérience » plaisante-t-il.

Pour lui, l'enfermement c'est le moment idéal pour remettre en question ses habitudes, repenser son mode de vie et écrire. « Écrire permet de rationaliser, de prendre de la distance par rapport à ce que l'on vit et de faire d'une contrainte contemporaine passive, une œuvre active aussi personnelle soit-elle ».

QUE NOUS NE SAVONS JUSTE PAS QUAND IL VA **ATTERRIR.»**

* www.lecho.be/dossiers/coronavirus/les-lourds-effets-psychologiques-du-confinement/10219075.html

« Le bon rythme c'est d'être avec le bon **TEMPS** »

Nous l'avons vu dès les premières annonces de confinement, la population appréhende une pénurie de produits de base : le papier toilette est aux cœurs de conflits, les rayons de farines sont dévalisés et les fruits et légumes ont disparus des étals. Les stocks se vident et cela bien trop vite.

Les études soulignent que cette crainte de manquer de denrées essentielles (comme l'eau, la nourriture, un logement ou les vêtements) s'avère être une source de frustration et continue d'être associée à la colère et l'anxiété quatre à six mois après le déconfinement.

« C'était plutôt le manque d'eau potable qui nous effrayait. » explique, Jean-Jacques Rauchs, un fin connaisseur et amoureux de la voile qui a traversé l'Atlantique en 2012 avec un collègue.

« À propos de la nourriture, en mer, il a toujours la possibilité de survivre. Il y a de beaux bouquins à ce propos comme celui de Bernard Moitessier. Ce navigateur et écrivain français a fait plusieurs tours du monde en solitaire, sans denrée, sans rien. Il s'est nourri de la pêche. Il parlait notamment de poissons volants qui arrivent par banc et qui sautent. Ils ne sont pas très appétissants, mais on aurait pu survivre. »

Équipés d'un sonar, d'un détecteur de radars, d'un GPS, mais aussi le plus important, d'un pilote automatique, les deux navigateurs avaient un peu de temps devant eux...

Pour occuper l'esprit, Jean-Jacques met l'accent sur le rythme et « le bon rythme c'est d'être avec le bon temps » intervient-il. Et avec 6 heures de décalage entre le point A et B, quelques calculs s'imposaient.

Être loin de sa famille, comme certains le sont dans cette période de confinement, fait partie du jeu. Pour lui, c'était le moment de se reconcentrer sur lui-même.

« Au départ je voulais partir seul. Mais à l'époque j'avais encore trois petites bouches à nourrir. Finalement, être à deux sur l'Atlantique pendant trois semaines, c'est presque comme si on était seul. On se voit peut : il y a toujours quelqu'un qui veille la nuit pendant que l'autre dort et inversement. On ne se voit que pendant quelques heures pour faire des manœuvres techniques : changer de voiles, manger. Mais en vrai on se côtoie peu. Et c'est ce que j'ai recherché ».

Autour d'eux, le bruit perpétuel des vagues et l'horizon à perte de vue : « pas de grande discussion comme dans un bistrot, ici c'est pour avoir la paix »



LA PEUR

DE L'INSUFFISANCE

Les effets psychologiques de la quarantaine ont déjà été démontrés et sont aujourd'hui au cœur de la crise. Nous avons d'ailleurs appris qu'ils peuvent également n'apparaître que plus tard.

Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers à vivre confinés.

Pour certains le confinement peut être vécu positivement : philosopher, repenser sa façon de vivre, se réinventer ou tout simplement ne rien faire. L'ennui, mal perçu pourrait devenir quelque chose de positif.

Il faut des moments où l'on agit, mais aussi des moments où l'on médite, où l'on pense... où l'on ne fait rien.

« L'ennui c'est le début de la créativité voire même de la création » disait Patrick Lemoine, psychiatre français, dans une vidéo pour Brut.*

Finalement, cette pandémie ne serait-elle pas le signe que le monde prend une mauvaise direction ? C'est peut-être le moment de repenser nos systèmes politiques de santé et d'éducation.

Pour d'autres cependant, le confinement est vécu négativement. L'obligation de rester enfermé dans un lieu clos, de ne voir personne, d'être restreint dans tout. C'est comme une punition.

L'enfermement est le même, mais les raisons sont différentes.

Pour certains c'est un choix pour d'autre une obligation..

C'EST À CHACUN D'EN TIRER L'AVANTAGE OU L'INCONVÉNIENT,

D'EN SORTIR **GRANDI** OU BLESSÉ.